

Le salut par la langue maternelle

Tatiana de Rosnay, romancière comblée, doit son succès à la maîtrise de l'anglais et des réseaux sociaux

La scène se passe pendant l'été 2002. Tatiana de Rosnay, 40 ans, journaliste, scénariste et écrivain depuis dix ans, vient de taper sur son ordinateur les trente premières pages de son nouveau roman. « *Lis ça, c'est important* », dit-elle à son mari, qui est toujours son premier lecteur. Pour ne pas le déranger, elle s'éloigne de la pièce. Dix minutes s'écoulent, puis vingt, puis trente, Tatiana s'impatiente et ne comprend pas. Au bout d'une heure et demie, elle voit enfin la tête de son époux émerger de l'écran. « *Pourquoi as-tu mis autant de temps ?* », s'exclame-t-elle. « *Mais enfin Tatiana, c'était en anglais.* » Elle ne s'en était pas du tout rendu compte.

Elle s'appelait Sarah est le neuvième roman de Tatiana de Rosnay, mais le premier qu'elle a rédigé en anglais, sa langue maternelle. Dans ce livre, dont l'adaptation au cinéma sort en octobre, Julia Jarmond, journaliste américaine (jouée par l'actrice Kristin Scott Thomas) est chargée de couvrir la commémoration de la rafle du Vél' d'Hiv, soixante ans après les faits.

Depuis sa parution en 2007, cet ouvrage a été traduit en 33 langues et s'est vendu à plus de deux millions d'exemplaires. Aux États-Unis, il est resté 72 semaines d'affilée sur les listes de palmarès du *New York Times*. Et en Europe, Tatiana de Rosnay a été classée en 2009 par la revue *Bookseller* comme l'auteur français qui s'est le plus vendu sur le continent, à la 8^e place, loin devant Anna Gavalda (31^e), Marc Lévy, Guillaume Musso ou Muriel Barbery. En France, en revanche, elle ne figure pas parmi les dix auteurs en tête.

Ce manuscrit a pourtant été celui qu'elle a eu le plus de mal à faire publier. Plon, son éditeur depuis 1995, n'en a pas voulu, car il n'était pas en français. L'auteur a aussi essuyé des refus de Bernard Fixot et d'Isabelle Laffont. « *La mort dans l'âme, j'ai remis Sarah dans un tiroir* », dit-elle, jusqu'au jour où elle rencontre l'éditrice Héloïse d'Ormesson, dont elle fait le portrait pour le magazine *Elle*.

Toutes les deux du même âge, toutes les deux « filles de », – l'une de l'académicien Jean d'Ormesson, l'autre du scientifique Joël de Rosnay – elles sympathisent. Mais sans l'intervention de Gilles Cohen Solal, compagnon d'Héloïse, il n'y aurait pas eu de suite. « *Avec sa grande gueule* », il harcèle Tatiana et lui arrache le manuscrit d'*Elle s'appelait Sarah*,



DAVID IGNASZEWSKI/KOBOY
POUR « LE MONDE »

« Je ne suis pas un auteur littéraire, je suis un auteur populaire »

que personne ne voulait publier. Lorsqu'elle lit, Héloïse d'Ormesson a l'intuition de « *son fort potentiel* » et décide d'en acquiescer les droits mondiaux. « *Pour écrire sur le Vél' d'Hiv, Tatiana s'est réfugiée dans la langue anglaise, expliquant-t-elle. A l'étranger, cet ouvrage a plu et déconcerté, car ce sont des Français qui tiennent le mauvais rôle, alors que l'action se situe au cœur de la deuxième guerre mondiale.* »

Ecrire en anglais a incontestablement servi de déclic à Tatiana de Rosnay. « *J'ai un nom d'écrivain* », dit-elle. De fait, on croirait plutôt à un pseudonyme, mais ce n'est pas le cas. Son prénom lui vient d'une grand-mère russe, et elle a des racines mauriciennes par son père, anglaises par sa mère, auxquelles elle reste très attachée. « *Dans ma famille, on m'a prise très tôt au sérieux.* » De 11 à 25 ans, elle a écrit en anglais, des

poèmes, un journal intime... Aujourd'hui, tous ses écrits de jeunesse sont enfouis au fond de sa cave, dans un carton sur lequel elle a inscrit « *A ne pas publier* ».

Changement de cap en 1992, lorsqu'elle s'installe en France, après s'être mariée. Elle travaille alors à Paris pour le compte du magazine *Vanity Fair*, qui lui commande des interviews de personnalités. Mais une fois lancée dans l'écriture de fiction, c'est le fran-

çais qui lui est venu au bout des doigts.

Son premier roman, *L'Appartement témoin* (repris en septembre par « J'ai lu »), paraît la même année chez Fayard. Elle connaît un succès d'estime et poursuit sa « *carrière française* » avec la régularité d'un métronome, publiant des romans où s'entrelacent deux thèmes obsessionnels, les secrets de famille et la vie des maisons : *Mariés, pères de famille*

(1995), *Le Cœur d'une autre* (1998), *Le Voisin* (2000), *La Mémoire des murs* (2003)... Des titres qui se suivent et se ressemblent, où la psychologie des personnages est disséquée.

« *Je ne suis pas un auteur littéraire, je suis un auteur populaire* », affirme-t-elle. Lorsqu'elle lit, Tatiana de Rosnay préfère l'anglais. Elle affiche notamment une prédilection pour Daphné du Maurier – « *très mal traduite en français* », estime-t-elle –, et apprécie particulièrement chez la romancière britannique cette façon de si bien ajuster suspense psychologique et roman d'amour, dans *Rebecca* par exemple ou dans *Les Oiseaux*.

En 2009, elle publie son premier roman d'amour, *Boomerang*, traduit de l'anglais par Agnès Michaux, qui connaît un grand succès aux Pays-Bas et en Allemagne, et elle a déjà terminé le prochain titre, qui sera publié par Héloïse d'Ormesson au printemps prochain. En France, le succès est venu avec la publication, en poche, d'*Elle s'appelait Sarah*, en 2008. Aux États-Unis, où elle a fait plusieurs tournées, à l'invitation de clubs de lecture, elle est très appréciée pour ses interventions (qui sont rémunérées), où elle s'exprime dans un anglais irréprochable, même si, là-bas, elle est considérée comme un auteur français.

Dans la séduction d'un lectorat toujours plus vaste, Tatiana de Rosnay dispose d'un deuxième atout de poids. C'est une passionnée des nouvelles technologies, qui lui permettent notamment de répondre à ses lecteurs. Elle est présente sur Facebook, Twitter, LinkedIn ; elle a été une des premières inscrites sur MySpace, avant que ce réseau social ne décline. Elle a aussi tenu un blog nommé Fig Tree. Alors qu'Anna Gavalda ou Amélie Nothomb préfèrent écrire à la main pour répondre à leurs admirateurs, Tatiana de Rosnay recourt beaucoup plus spontanément aux e-mails. « *Mes lecteurs américains sont plus directs dans leurs questions, note-t-elle, tandis que les Français préfèrent souvent me raconter des histoires.* »

Sur Facebook, le réseau le plus fréquenté, en plus de sa page officielle, elle s'est créé une seconde identité. Elle a choisi comme pseudonyme Angèle Rouvatier, du nom de la thanatopractrice qui roule en Harley Davidson, un des personnages clés de son roman *Boomerang*. La fiction rejoint ainsi la réalité. ■

Alain Beauve-Méry